

Notes de Lecture 15, par Diégo Mané, Lyon, Mars 2010

“Combats et colères d’un dragon de l’Empire (1783-1858)”

par le Docteur Michel Bourrier, Nice, 1983

d’après les mémoires manuscrits de Charles Gabriel de Sallmard de Peyrins

Le susdit était ce que l’on appelle un “officier de tradition”, c’est-à-dire la personnification de la noblesse d’épée, transmise de père en fils depuis les temps anciens, ici datés de 1270 grâce à la déclaration du chevalier Jean de Sallmard au Comte de Forez concernant la terre de Rassis “en Beaujolais et Forest” qui resta dans la famille jusqu’en 1781. Mais depuis 1591, c’est à Montfort, dans le Bas-Dauphiné, que réside la famille.

Tous cela pour dire que la susdite tradition avait des racines profondes, entretenues au fil des siècles, par les générations successives de militaires aussi modestes que courageux dont beaucoup trouvèrent la mort au combat sans jamais en tirer avantage. “Enthousiasme sous les armes, et calvaire financier dans la retraite”... résume assez bien le parcours général de ces “chevaliers” du devoir coutumier rattrappés par la Révolution.

En 1781, le Comte Raymond II de Sallmard, Capitaine au régiment Bourbon-Infanterie, quitte le service et se marie. Il aura plusieurs enfants :

1782. Marie Godefroy, le futur Comte Godefroy IV de Sallmard, sera officier de marine.

1783. Charles Gabriel, sujet de cet article, futur officier de Dragons de l’Empire.

1784. Jean François Louis Auguste, futur officier de Cuirassiers de l’Empire.

1786. Aimé, futur officier de Cuirassiers également, tué à Ratisbonne en 1809.

1787. Pauline qui, étant une fille, ne sera pas militaire... (celà ne se faisait pas encore !).

1795. César Louis Eleonore, qui sera aussi officier de Dragons... sous la Restauration.

1801-1805, les débuts dans la carrière des armes

En 1801 Charles de Sallmard et son jeune frère Auguste vont à Lyon en cachette de leurs parents s’engager dans le 3e de Cavalerie du colonel Préval. Les débuts de nos jeunes ci-devant “avec des vieux soldats qui ne sentoient pas le musque” sont assez difficiles, mais jeunesse se passe. La mère obtient que ses enfants soient mutés au 2e de Cavalerie du colonel Yvendorf à Vienne ou Aimé vient aussi les rejoindre à 16 ans !

Lors de leur séjour à Lyon les jeunes cavaliers découvrent la ville. Comme c’est aussi la mienne je nous gratifie d’un passage relatif qui m’a plu.

“Lyon peut devenir une ville gaie, quand les trompettes de cavalerie ont sonné l’air préféré du Premier Consul, l’extinction des feux de David Bühl” (comprenez quand les cavaliers font le mur pour aller s’encanailler) :

*Qui est-ce qui t’a fait ça, ma fille ?
C’est un artilleur, Maman !*

Les prostituées de Lyon... retroussent leurs jupes dans les rues aux noms savoureux - Rue de l’Enfant qui pisse ! les affaneurs, les portefaix, sortent du brouillard pour entrer dans la nuit. Charles et Auguste et les copains, bien astiqués, s’en vont rôder, l’air faraud, sur les vieux fossés comblés depuis longtemps (d’où leur nom de Place des Terreaux)...”. Ladite place est aujourd’hui celle où se trouve la Mairie principale de Lyon.

Fin 1802 Charles est Brigadier. En 1803 le régiment est à Rambouillet où il devient Cuirassiers, puis il part pour Caen où il restera jusqu'en 1805 et l'entrée en campagne. La paix favorise les poètes, c'est bien connu. Voici une chanson de l'époque, un rien postérieure (sans jeu de mots), que je ne connaissais pas (âmes chastes zappez !) :

*L'as-tu connu la putain de Nancy
Qu'a foutu la vérole à toute la cavalerie ?*

*Les cuirassiers qu'étaient pas dégourdis
S'étaient pas aperçu qu'elle avait mal au cul.*



Cavalier du 22e Dragons en vedette.

*Les hussards qu'étaient plus démerdards
S'en sont bien aperçu mais il était trop tard.*

*Ce sont les dragons qu'étaient pas des couillons
Qui ont foutu la putain à la porte du boxon !*

Il va de soi que selon l'arme d'appartenance des chanteurs les paroles sont adaptées ! Mais les Dragons gardent toujours le beau rôle car ils sont les seuls à faire cadrer la rime ! Entretemps Charles passe Maréchal-des-Logis, plus tard que son frère plus sage que lui... et quitte le 2e Cuirassiers pour le 22e Dragons aux magnifiques distinctives jaunes.

Pourquoi ? Peut-être parce-que avec 1,69 m, quoique "fort", il faisait un petit cuirassier ! Toujours est-il que le voici dragon, ce qui est bien quand même, mais "à pied", ce qui l'est moins à la veille du long périple de la campagne de 1805. Il n'y a pas assez de chevaux pour tous les dragons ? Qu'importe, on ira en prendre à l'ennemi pour eux !

1805-1806, les premières campagnes, Austerlitz, Iéna...

Les vieux soldats, vexés de se retrouver à pied tandis que leurs chevaux étaient confiés à des conscrits qui les ruinèrent en même temps que l'arme des Dragons, se comportèrent si mal au début de la campagne qu'on les renvoya au dépôt de Liège. Au cours de cette marche, gratifié de l'honneur de porter "le coucou" (l'Aigle), notre jeune Maréchal-des-Logis l'oublie dans une auberge et n'en sera que légèrement puni (privé de le porter pendant deux jours !), preuve si besoin des protections dont il jouissait.

A Liège Charles est enfin doté d'un cheval et part avec un détachement de 80 cavaliers rejoindre l'armée à Ulm, juste pour voir défiler les Autrichiens prisonniers. Puis ce sera, à la bataille d'**Austerlitz**, le baptême du feu. Les 167 cavaliers présents du 22e perdront 33 des leurs tués ou blessés en combattant aux côtés du 13e dans la brigade Boussart de la division Walther, sous les ordres supérieurs du maréchal Lannes.



Le boutte-selle au 22e Dragons (par L. Rousselot).

"Le régiment fit plusieurs charges brillantes... Nous perdîmes beaucoup de monde, par la mitraille. Tout cela me paroissoit fort plaisant... j'entendois pour la première fois siffler les boulets, les balles, je vous assure que sans avoir peur, il faut s'habituer à ce bruit, avant que d'être bien rassuré, pouvoir combattre et surtout commander avec sang froid, lorsqu'on est sous le boulet à bonne portée." Nous n'en saurons pas plus, l'individu, comme beaucoup de mémorialistes étant assez disert en ce qui le concerne lui-même.

Au début de la campagne de Prusse, en Octobre 1806, le régiment, toujours sous les ordres du colonel Carrié, aligne 472 hommes en 3 escadrons. La division est désormais commandée par le général Grouchy. Elle arrive trop tard pour vraiment participer à **Iéna**, n'y fournissant qu'une seule charge contre l'ennemi qui "ne tenoit pas". Mais dès le lendemain commence la célèbre poursuite de Murat où rivalisent de zèle et d'efficacité les Hussards de Lasalle et les Dragons de Grouchy à Zehdenick, Prenzlau, Anklam...

Prenzlau, le 28 Octobre 1806, marque la fin de la poursuite. Dix jours après Murat put dire à l'Empereur : "Sire, le combat cessa faute de combattants". C'est qu'en effet ce jour-là fut fatal aux 16.000 hommes qui restaient à Hohenlohe et qui mirent bas les armes devant les seuls cavaliers de Grouchy et Lasalle qui se rejoignirent dans Prenzlau après d'âpres combats contre un ennemi très supérieur en nombre mais aussi très démoralisé. Le 22e Dragons à lui seul s'est emparé d'un général, plusieurs drapeaux et étendards, et de huit canons qui n'ont eu le temps de tirer qu'une fois avant d'être enlevés d'assaut.



Le 22e Dragons à Prenzlau le 28 Octobre 1806 (par Maurice Toussaint).

1806-1807, la campagne de Pologne, "cosaqué", Ostrolenka...

La Prusse s'est effondrée avant l'arrivée de son allié russe, mais ce dernier va donner davantage de fil à retordre à l'Empereur comme à ses soldats. Le 25 décembre à Pultusk, notre Maréchal-des-Logis est "cosaqué" (pris par les Cosaques). Il se fait passer pour capitaine, escomptant un meilleur traitement, ce qui ne l'empêche pas d'être dévalisé. Enfermé en ville pendant la bataille du lendemain il manque être tué par les boulets français qui viennent y abattre une partie de ses gardiens. Emmené par l'armée russe en retraite, il va pour entrer en Russie lorsqu'il parvient à s'évader et à rejoindre, avec l'aide des paysans polonais, les lignes françaises distantes de 200 km.

De retour à son régiment Charles manque à nouveau d'être "cosaqué". Sa compagnie est chargée d'occuper un village, mais des Cosaques se montrent et le capitaine, contre l'avis de ses officiers, ordonne la retraite en trois pelotons. Charles compte au troisième, à l'arrière-garde, commandé par un bon lieutenant et renforcé de tous les sous-officiers. Comme il tient ferme les Cosaques le contournent et se jettent sur les deux autres pelotons. Au lieu de faire front et d'attendre son arrière-garde le capitaine ordonne le trot.

Mais les dragons, pressés de toutes parts, prennent le galop et se désunissent. Les Cosaques en ont bon marché. La déroute est complète. Le troisième peloton qui se retirait au pas perd alors ses jeunes dragons. Epouvantés par la déroute de leurs camarades ils fuient à leur tour et tombent tous sous les lances des Cosaques. Restés unis autour du lieutenant et se défendant avec vigueur les sous-officiers ne furent pas entamés et s'en sortirent. Un escadron étant venu à leur secours les Cosaques disparaissent. Trente blessés sont secourus... mais périront de froid la nuit suivante. J'ai développé cet épisode comme révélateur de la terreur inspirée alors par les Cosaques aux Dragons, et aux Dragons seuls dans la cavalerie française, puisque les autres subdivisions de l'arme ne les craignaient pas, voire même les méprisaient, pas toujours à bon escient d'ailleurs car ils étaient capables d'actions audacieuses comme celle qui faillit leur livrer plusieurs généraux français à la veille du combat d'**Ostrolenka**.

Le 16 Février 1807 les Russes y attaquent la division Gazan qui tiendra jusqu'à ce que les Grenadiers d'Oudinot et les Dragons viennent la dégager. C'est la dernière bataille de la campagne pour notre dragon. Le colonel Carrié, qui se proposait de lui obtenir la croix et de le faire passer sous-lieutenant, est nommé général. C'est un malheur pour Charles de Sallmard car le commandement du régiment passe à un chef d'escadrons qui haïssait le colonel et fit retomber sa vindicte sur son protégé.

Il n'est plus question de médaille ni de promotion. Charles est renvoyé au dépôt où il tombe sous la coupe du Major qui, sans doute prévenu contre lui, le reçoit très mal. "Tant que je serai Major au régiment, vous ne serez pas officier" lui dit-il un jour. La réponse de l'insolent fut : "Dans ce cas là, Monsieur le Major, je désire que vous n'y restiez pas longtemps", ce qui lui valut le cachot. Il est même alors question de le casser de son grade. La menace d'un duel auquel l'honneur l'aurait contraint, les deux hommes étant nobles, vient "calmer" le major qui, pourtant brave, y renonça...

1808, L'Espagne, Baylen...

Et Charles, toujours Maréchal-des-Logis, sortit du cachot pour se mettre en route pour l'Espagne avec un détachement de 90 hommes, destiné à entrer dans la composition de la brigade de Dragons provisoires du général Pryvé, affectée au 2e Corps d'Observation de la Gironde du général Dupont. Le sous-lieutenant commandant le détachement étant "aussi bête que brave", c'est notre héros qui commande de fait. Il arrive à Madrid le 2 Mai 1808 au tout début de l'insurrection. Là c'est du "timing" où je ne m'y connais pas ! Au passage nous tenons l'information, absente de tous les OBs connus, de la provenance des dragons mentionnés dans plusieurs récits.

La suite vous la connaissez. Le pont d'Alcoléa, le sac de Cordoue, le désastre de Baylen. Ici se situe une anecdote mettant en scène notre cavalier. En "délicatesse", comme d'habitude, avec son supérieur local, qu'il s'est arrangé pour ridiculiser, celui-ci a, de son côté, fait en sorte de "l'oublier" aux avant-postes d'Andujar lorsque les troupes de Dupont battent en retraite sur Baylen (un peu la situation décrite dans le film "Croix de fer" pour ceux qui l'ont vu). Au lever du jour, de Sallmard ne voyant plus personne alentours, envoie au village un brigadier qui lui apprend que les Espagnols y sont. Il se hâte vers Baylen, flanquant les colonnes ennemies, semant même la panique dans leur unité de tête qui voit ces cavaliers français lui arriver dans le dos, et rejoint Dupont.

La brigade Pryvé se couvrit de gloire à la bataille, et il ne tint pas à ses cavaliers, plusieurs fois vainqueurs de tout ce qu'on leur opposa, que la victoire fut française. Je vous ai assez décrit la bataille de Bailen sur "Planète Napoléon" pour ne pas la détailler ici. Je laisse Charles de Sallmard conclure : "Le lendemain nous défilâmes devant eux (les Espagnols)... après avoir posé, ou plutôt brisé nos armes, passé nos sabres à travers le corps de nos chevaux." Maurice de Tascher, autre "capitulé de la division Dupont du 23 juillet 1808" s'étrangle de rage : "Nous sommes Français, nous respirons encore, et nous ne sommes pas vainqueurs !". Non, ils étaient vaincus, mais vivants...

Dupont se serait adressé à Castaños : “Vous pouvez être fier de cette victoire, général, car il est à remarquer que je n’ai jamais perdu une bataille rangée jusqu’à présent. J’en ai gagné plus de vingt.” Et l’autre aurait répondu, cyniquement et non sans humour et à propos : “C’est d’autant plus remarquable que voilà la première à laquelle j’assiste”, et encore, s’agissant de Castaños, il n’y assista même pas, étant resté à Andujar !



Des dragons français s’emparent d’une batterie espagnole (peinture de Langlois).

1809-1810, encore l’Espagne, les pontons de Cadix...

Quoiqu’il en soit voici nos Français prisonniers de guerre ce qui, en Espagne, ne fut jamais une sinécure. La plupart des blessés moururent faute de soins ou simplement d’eau. Beaucoup furent assassinés et le plus grand nombre fut envoyé mourir de privations sur l’îlot désertique de Cabrera. Le régiment de Charles de Sallmard fut envoyé à Lébrija. Les officiers y furent assassinés par la population deux mois plus tard. Finalement, à bien considérer, et rétrospectivement, le Major du 22^e Dragons lui avait sauvé la vie en bloquant son avancement ! En effet, barricadés dans une maison assiégée par des milliers de paysans qui n’osaient y entrer, les sous-officiers allaient subir le même sort que leurs supérieurs quand ils sont sauvés par des prêtres et des troupes régulières et conduits en sûreté dans les cachots de la ville ainsi que leurs dragons, moins quarante qui furent égorgés, coupés en morceaux jetés par les fenêtres.

Un régiment de ligne est envoyé pour les escorter à Cadix. En chemin ils croisèrent un régiment de la Marine qui fit feu sur eux en tuant plusieurs, n’arrétant que parce-que ceux de l’escorte, étant dans le champ de tir, s’apprêtaient à riposter. Enfin à destination les cavaliers démontés trouvent les marins de notre ex-flotte de Cadix qui les avaient précédés dans la prison de la ville. Ensuite ils furent conduits sur les pontons en rade. L’un d’eux fut destinés aux officiers et de Sallmard, bien que sous-officier, y fut conduit. Je passe aussi sur les misères effroyables vécues par les prisonniers dont un grand nombre succomba. De Sallmard échappa miraculeusement à la mort grâce à sa forte constitution. Il fut en effet le seul et unique mourant monté sur le pont en vue d’être jeté à la mer au matin qui vivant encore ledit matin fût redescendu par un camarade et survécut.

Cela lui permit d'être l'un des participants actifs de la célèbre "évasion du ponton la Vieille Castille" ("Castilla la Vieja") le 16 Février 1810. Ne sachant pas nager et le bâtiment s'étant échoué trop loin du bord le dragon fabriqua dans l'urgence un radeau de fortune qu'il chevaucha avec un camarade sur les flots déchaînés par la tempête. Malgré leurs efforts au milieu des vagues qui les submergent, la marée descendante est sur le point de les renvoyer vers leurs bourreaux Espagnols et Britanniques lorsqu'un Grenadier du 1er Corps de Victor (qui assiégeait Cadix) vient à leur secours à la nage, leur lance une corde, et retourne vers le rivage d'où ses camarades les tirent hors des flots et les réconfortent aussitôt grâce à l'eau de vie d'une cantinière généreuse.



La vie... et la mort, sur les pontons de Cadix, 1808-1814 (Burger).

1812-1813, toujours l'Espagne, les Guérillas, Majadahonda...

Les rescapés sont envoyés à Séville où Charles de Sallmard trouve son brevet de Sous-lieutenant qui l'attendait. Le général Darricau le charge de constituer une garde à cheval personnelle de 60 dragons dont il lui donne le commandement. Au bout de trois mois le nouvel officier reçoit un congé de convalescence et veut en profiter pour rejoindre son régiment qui est à Tolède. Ses dragons, avertis, partent avec lui sans autorisation, ce qui, bien sûr, n'est pas du goût du général ainsi abandonné par "sa" garde. Il lâche des gendarmes aux trousses des ingrâts qui, plus nombreux qu'eux, ne se laisseront pas ramener par les pandores. En chemin ils essaient de dégager un convoi attaqué par les guérillas et sont à leur tour en difficulté lorsque survient un escadron du 13e Dragons. Ensemble ils mettent les assaillants en déroute avec pertes.

Le général commandant à Tolède est content du renfort de ce splendide détachement choisi et ignore la demande de son collègue de Séville de mettre aux arrêts de rigueur son officier commandant qu'en lieu et place il invite à dîner. Diverses affaires contre les guérillas l'occupent en 1811. Celle de Puebla où il fait merveille, amenant la capture de 1.400 insurgés, lui vaut la demande de la croix par le colonel Hessois qui tenait le village avec lui et par le colonel du 18e dragons qui vint les secourir. Il ne l'aura pas encore.

Début janvier c'est l'expédition d'Alicante. Trois escadrons du 22e Dragons, moins de 500 hommes, culbutent 2.000 cavaliers de ligne de l'armée de Blake dans la palmeraie d'Elche. Les nombreux chevaux de prise permettent de remonter le régiment, qui repart avec un certificat de Suchet comme "le seul ne s'étant pas livré au pillage".

Vient la bataille des Arapiles où Marmont est battu par Wellington pour n'avoir pas attendu Joseph. La division de dragons où comptait le 22e retarde l'avance anglaise sur Madrid. C'est le 11 Août 1812, entre Las Rozas et **Majadahonda** qu'à lieu l'une des plus originales rencontres de cavalerie de toute la guerre, opposant 11 escadrons alliés des Britanniques (7 de Portugais et 4 d'élite de la King German Légion) et six canons, à la division Trelliard, renforcée par des Lanciers de Berg et les Dragons italiens.



Heavy Dragoon King's German Legion, 1812 (Knötel)

Les Portugais fuiront causant la perte de 3 canons et les Allemands s'engageront à fond. Charles de Sallmard commande le 1er peloton de l'escadron de réserve du 22e. Au moment qui nous occupe il ne reste que deux escadrons non engagés aux Français et, comme souvent, aucun de disponible chez les "Alliés", avec le résultat habituel. Les Allemands seront accrochés par les deux escadrons le temps que leurs camarades se rallient et reviennent mettre le tout en déroute. L'approche de Picton sauve les fuyards.

Dans la "mêlée affreuse" où Charles mène sa troupe le combat dégénère en une succession de combats individuels, sortes de duels. Notre sous-lieutenant remporte le sien en tuant d'un coup de pointe l'officier ennemi qui vient de couper la monture de son sabre d'un violent coup de taille. Proposé derechef pour la croix il ne l'obtiendra pas cette fois non plus, mais passera lieutenant... à l'ancienneté, fin 1812.

Le nouveau lieutenant assiste à la débâcle de **Vitoria**. Je dis assiste car il dit lui-même : "Nous étions dix mille dragons (en réalité 11.000 cavaliers dont 6.000 dragons), nous fûmes témoins de cette déroute, sans mettre le sabre à la main... pas une pièce ne fut sauvée... tout fut abandonné... Les dragons français pillèrent les caissons d'un côté, les husards anglais de l'autre." Bref, une bien triste fin pour une bien triste guerre.



Le retour des Dragons d'Espagne (détail, par Lalauze).

1813-1814, la fin de l'aventure, de Leipzig à Saint-Dizier...

Une fois rentré en France, le régiment est désigné pour rejoindre Strasbourg et Charles est autorisé par son colonel à faire un crochet par Montfort pour embrasser ses parents qu'il n'avait pas vus depuis dix ans. Arrivé à Strasbourg Charles est nommé lieutenant de la compagnie d'élite, encore à l'ancienneté. "Le bonnet à poil me fit grand plaisir" écrit-il. Le régiment rejoint Augereau à Wurzburg dont le corps d'armée doit se rallier à la Grande Armée à Leipzig. En chemin Charles, toujours à l'ancienneté, est nommé capitaine (à noter toutefois que le processus s'emballa à cette époque, eu égard aux besoins considérables en officiers vétérans). Une force de cavalerie ennemie qui pensait avoir affaire à des conscrits est (très) fort malmenée et les laissera tranquilles par la suite.

Les dragons sous Milhaud arrivent à Leipzig le 14 Octobre 1813 en plein combat. Murat gagnait du temps en attendant l'Empereur et se trouvait en difficulté du côté de **Liebertwolkwitz**. Le combat se termine en une sorte de match nul. Dans l'escadron de Charles "tous les officiers furent tués, les deux capitaines seuls restèrent" (je trouve 3 officiers mentionnés par Martinien). Le régiment donne aussi le 16 à **Wachau** et notre capitaine assiste en amateur à la bataille de **Hanau** manqué de peu par un éclat d'obus.

C'est le retour en France. Son frère Auguste est nommé lieutenant au régiment. Tous deux sont de la défense du pont de Colmar qui vaut 18 croix au régiment, dont une pour son frère mais toujours rien pour lui. Cette fois il s'énerve et se plaint à son colonel, qui lui dit qu'il ne l'avait pas porté car récemment promu. Charles rétorque avec raison que là encore il n'avait dû sa promotion qu'à l'ancienneté et que ce n'était donc pas une récompense. Le colonel reste sur sa décision et Charles porte sa réclamation au général de brigade puis au divisionnaire, qui ne l'écourent pas, enfin au commandant de corps, le général Milhaud, qui lui rend justice. Après douze ans de services et autant de combats, la croix trois fois promise lui était enfin accordée... parce-qu'il l'avait réclamée.



Charles de Sallmard en 1838.

Suivent les batailles de **Brienne**, **La Rothière**, **Montereau** et **Saint-Dizier** qui fut la dernière de la campagne. "Charles a terminé sa carrière impériale". Non seulement il ne ralliera pas l'Empereur en 1815, comme beaucoup d'autres, et on peut le comprendre, surtout pour le membre d'une famille "génétiquement" royaliste et ayant eu des fusillés à Quiberon, mais tel d'Espinchal, dont j'ai lu les excellents souvenirs, il ralliera le camp des "résistants" dans leur ébauche de guerre civile avortée et là, je l'avoue, je n'aime pas et suis même frappé d'une sorte de "désamour", raison pour laquelle j'ai arrêté ma lecture à cet endroit, afin de rester sur la meilleure impression, celle d'un héros de l'Empire.

Au demeurant foins d'hypocrisie, si l'auteur lui-même a intitulé son ouvrage "Combats et colères d'un dragon de l'Empire" au lieu de "Souvenirs d'un Chef d'Escadrons de la Garde Royale", ce que pourtant son ancêtre sera aussi, c'est bien parce-que la partie marquante de la vie dudit ancêtre est celle qui s'est déroulée sous l'Empire et non celle, postérieure, vécue sous les derniers rois de France qui, à eux trois, sont bien moins à même de motiver l'intérêt des lecteurs que "Buonaparte" comme il est appelé dans les mémoires de notre "officier de tradition"... royale. Mais bon, "Sic transit gloria mundi" !